

PIERRE BETTENCOURT,  
L'ILLUSTRE INCONNU

Près d'Ancy-le-Franc, dans l'Yonne, Pierre Bettencourt habite une grande maison avec sa femme, Monique Apple, leur fils et leurs trois filles. Il a, sur la colline, un petit pavillon où il va retrouver ses livres — on peut voir là sur un rayon ceux qu'il a imprimés pour lui-même ou pour ses amis — et, dans le jardin, un atelier rempli de « Hauts-reliefs », immenses tableaux incrustés de coquilles d'œuf, de plaques d'ardoise et de briques. Des divinités barbares, des femmes nues, des figures inquiétantes et des têtes monumentales s'y entassent. Quant à lui, mince et très droit, il circule en douceur d'un lieu à

l'autre, consentant à sortir un peu de l'ombre, où, grâce à la réédition de deux de ses livres, *L'Intouchable*<sup>1</sup> et *Le Bal des Ardents*<sup>2</sup>, il n'est plus tout à fait chez lui.

«L'Intouchable, dit-il, ne regarde finalement que deux personnes. On touche du doigt ce paradoxe dans lequel j'ai toujours vécu : avoir une activité de montreur, peintre et écrivain, et être sournoisement satisfait de la torpiller. De là, à cultiver l'anonymat, qui ne permet pas de capitaliser sur un nom le bénéfice d'une œuvre, et vous amène à repartir chaque fois d'un pied léger comme si c'était votre premier livre. Comment, d'ailleurs, parler d'une œuvre à propos de mes livres ? Ce sont des objets poétiques, visibles seulement pour quelques-uns. Anti-œuvre plutôt, comme on parle d'anti-matière. Gardez-vous donc de me découvrir, de me mettre à une place bien définie ; voulant me montrer, vous ne montrerez personne et comme du roi nu, l'on se moquera de vous. A vingt ans, j'étais déjà fasciné par l'attitude de Kierkegaard, ce retrait philosophique qui l'avait porté à n'écrire que sous pseudonymes. Ce que nous écrivons nous appartient si peu : l'inspiration vous vient (pour le meilleur et pour le pire) et puis la ferveur retombe. Comment d'ailleurs, sans ridicule, signer ce

1. Lettres vives, 1981.

2. Lettres vives, 1983.

*que l'on fait dans un monde comme celui-ci où la frontière reste bien mince entre la star, le chef d'État et l'assassin ? D'où la nécessité de fabriquer des anti-livres, de multiplier les facéties, comme ces cigarettes pieuses, sur lesquelles j'imprimais le Notre Père. La belle chose que l'imprimé quand on y croyait encore, et qu'il imposait sa vérité avec une certitude absolue ! »*

Bettencourt est né en 1917 à Saint-Maurice-d'Ételan, en Normandie, dans une famille de militaires et de juristes, très catholique. Milieu de stricte observance, dont l'abbé Bethléem était le guide (il déchirait les ouvrages licencieux dans les kiosques), où lire Henry Bordeaux, Maurice Barrès et Paul Bourget, puis Bernanos, se trouvait, en bordure des vies de saints et de *La Revue des Deux Mondes*, à la limite des frivolités tolérables.

*« Mes vrais parents, Jean Paulhan et Henri Michaux, je les ai rencontrés à Paris où j'étais venu faire un stage aux Assurances Générales. Je me souviens de ce premier hiver quand, dans le métro, j'ai découvert la NRF. J'en avais pris un numéro un dimanche où j'étais allé me promener en vallée de Chevreuse pour visiter les ruines de l'abbaye de Port-Royal. J'ai lu dans ce paysage glacé des poèmes de Supervielle, et ce fut plus beau qu'une prière, la réponse à une soif de l'âme. Michaux, qui devait tellement compter pour moi par la*

*suite, mon premier contact avec lui eut lieu boulevard des Capucines, à la librairie Flammarion, quand j'ai ouvert le Voyage en Grande Garabagne qui venait de paraître dans la collection « Métamorphoses », dirigée par Jean Paulhan. On pouvait donc écrire avec tant d'intelligence et de liberté ! Les aventures de l'empereur Dovoobo m'enchantèrent. Tout était possible. Il suffisait d'aller de l'avant, comme les filles de Loth, sans se retourner vers son passé. »*

Entre 1941 et 1953, Bettencourt devient éditeur à Saint-Maurice-d'Ételan. Il achète une presse sur laquelle, correspondant avec Paulhan et Parisot qui lui en fournissent un bon nombre, il imprime des textes de Michaux, Ferry, Chazal, Artaud, Dubuffet, Ponge, Collin ou Apollinaire. Il édite ses propres écrits : *Conversations avec Dieu*, *Le Règne arrive*, *Lettres de Madagascar*, *L'Homme dispose*, *Lettres aux parisiens*, *L'Intouchable*, etc. Petits tirages, diffusion discrète, sa production a pourtant des lecteurs attentifs, comme Scutenaire et Henein. Il donne aussi des pages à la *NRF* et à *Réalités secrètes*, la revue de Marcel Béalu.

*« Ce qui me passionnait dans l'imprimerie, c'était de parler avec les caractères. J'interprétais les textes comme un acteur aurait pu les dire, avec les blancs du silence, les mots détachés, des « corps » plus ou moins élevés.*

*Certains caractères sont masculins, d'autres féminins, et puis on peut les imprimer sans encre et les faire parler tout bas. « J'ai toujours un peu pensé, m'écrivait Paulhan, que vous inventeriez quelque chose, qui ne serait ni peinture ni roman. On verra bien. » Me mettant en garde contre des influences trop marquées, cherchant à me guider moi-même, sans me laisser me perdre dans des projets trop ambitieux : « Je suis toujours un peu gêné... Il me semble que dans... il y a toujours quelque chose de trop ambitieux, d'un peu faux, qui va à cloche-pied. » Il se méfiait de la théologie, en homme pour qui le langage est matière à tous les abus, à tous les contresens, le médium par excellence de l'illusion. Publiant toutefois *La Folie* gagne dans « Métamorphoses », il n'a jamais cessé de me soutenir de son amitié. On a souvent parlé, à son propos, d'ambiguïté et dit qu'il ne louait votre génie que pour mieux vous perdre. Je l'ai toujours trouvé attentif et direct. Il aimait rire, s'amusait de mes farces, tant lui était naturelle cette volonté d'enlever un peu de poids à l'existence, de dégonfler tous les messages. En le fréquentant, j'ai eu l'impression de respirer un air plus frais, revigorant. »*

Sédentaire et grand voyageur, se mettant régulièrement à la porte de chez lui pour parcourir l'Afrique, les Indes, le Mexique, l'Égypte, le Japon, Bettencourt

se consacre surtout à la peinture à partir de 1954. Ses livres, tirés à quelques centaines d'exemplaires, vendus par Adrienne Monnier et Pierre Bérès, entamaient leur existence souterraine, pareils à un labyrinthe où, pour reprendre Michel Camus, «*la chambre secrète (qui n'est ni une porte d'entrée ni une porte de sortie) est partout présente*». Sous le signe de la rencontre avec Jean Dubuffet dont il venait de publier *Plukifekclair Mouinkonnivoua*, une nouvelle perspective s'ouvrait devant lui.

*«Je me méfiais de la peinture à l'huile, comme d'un chemin trop couru. La vision du monde de Dubuffet, qui à Lyon se penchait sur des travaux de voirie comme sur le seul spectacle digne de ce nom, la chasse aux papillons, la découverte de l'Art brut ont joué leur rôle de catalyseur. Là aussi le champ était libre, on pouvait tout faire, tout oser. Comment s'en tenir à une technique archaïque — des toiles, des pinceaux — qui faisait toujours le bonheur des marchands, mais visiblement — que de toiles déchirées, de tableaux brûlés, torturés — ne faisait plus celui des peintres, quand la nature vous proposait mille façons de faire plus excitantes et se montrait la grande maîtresse en matière d'implantation, de couleurs et de pigments, déployant autour de nous les trésors d'une imagination délirante ?*

*«Des ailes de papillons aux os, aux silex, puis aux reliefs de mastic, couverts de coquilles ou de graines, pas*

*à pas, comme on entre dans un monde enchanté, se mettait au point un vocabulaire qui se prêtait à toutes les métamorphoses. L'œil mais aussi la main avaient leur part dans la découverte. Il ne s'agissait plus de faire des images allusives, mais de toucher du doigt une réalité: «Mets ton doigt dans mes plaies.» Tout à coup prenait corps la vie vers laquelle laborieusement on avait tâtonné. Elle répondait à votre appel, le miracle était là.»*

Un «*soleil noir qui illumine toute chose*» tourne lentement au cœur de l'œuvre de cet illustre inconnu, plus bouleversant que la plupart des écrivains qui ne cessent de nous tirer par la manche.

*«Je crois que s'est fait jour en nous une petite part de l'intelligence universelle, leur fragile encore et que la plupart de nos façons de penser actuelles s'acharnent à anéantir. Le «Nous ne sommes pas au monde» de Rimbaud sonne sans cesse à mes oreilles. Mais nous devons nous efforcer d'y parvenir. Le spectacle des nébuleuses est-il plus étonnant que celui des pissenlits qui se ferment quand un nuage passe, et s'ouvrent quand la lumière les frappe à nouveau ? S'ouvrir à plus de lumière. L'intelligence n'est pas un acquis, elle est une lutte, une révolution toujours en marche. La plupart des religions (le taoïsme excepté, mais justement ce n'en est pas une) ont pratiqué par vertu, ou par manque, un*

*renoncement à l'intelligence qui va en sens contraire de la voie divine qui nous est offerte.*

*«Le feu, l'atome, dons redoutables. Mais la lumière contient tant d'autres possibilités que nous ne soupçonnons pas, parce que nous ne savons pas les voir, parce que notre vue est encombrée de façons de faire périmées, de soucis et d'agitation vains. Nous ne savons même plus distinguer entre les hommes, en sorte que ce sont souvent les plus médiocres qui mènent le bal. Cependant n'accusons pas notre époque, sans doute une des plus soucieuses de lumière et de vérité qui ait été. Malgré ses manques, une des plus touchantes. Ainsi va le monde, boulimique, énigmatique et divers. Mais parfois une lueur. A quoi bon chercher la clef de l'énigme, il n'y a pas de réponse. Il n'y aura jamais de réponse. Chacun se taille son manteau et peu aiment aller nus. «Le mystère t'a fait grand, il t'a fait mystère», dit l'Argentin Antonio Porchia dans Voix. Quoi de plus vrai, quoi de plus beau? Il faut accepter l'énigme et en sentir la grandeur.»*

*Le Monde, 18 mars 1983.*

8. Juillet 1983

Un certain encombrement de la pensée se trouve créé par certains esprits, je pense à Nietzsche, à Michaux; il faut arriver à en sortir pour trouver sa voie à soi, où l'on pourra jouer de sa petite musique. La vocation d'écrivain, c'est alors cette poussée qui se fait jour à travers une certaine assimilation et un certain rejet. L'encre se nourrit comme le sang. Un traité d'histoire naturelle pourra se montrer plus "nourrissant" que toutes les œuvres de la littérature. Et finalement si je l'ai jamais ressentie cette vocation, c'est à douze ans, en écrivant mes "compositions françaises". Je me sentais sans doute alors auréolé de toute la gloire du génie. Nous voici loin des deux pages que vous me demandez. Ce serait prendre la place des écrivains de métier qui sont là pour répondre à des enquêtes de ce genre, laissez-moi me contenter d'être

Votre ami -  
P.B.